



Frank Brechter, *Toast*, 2024. Polystyren, polymer plaster, acrylic paint. 100 × 100 × 10 cm | 39 ³/₈ × 39 ³/₈ × 3 ¹⁵/₁₆ in. Courtesy of the artist and Perrotin.

CLEAR HISTORY

Sur une idée d'Oli Epp

CORNELIA BALTES, RY DAVID BRADLEY, FRANK BRECHTER, TAMMI CAMPBELL, SALOMÉ CHATRIOT, MAJA DJORDJEVIC, OLI EPP, MATTHEW HANSEL, CHRISTOPHER HARTMANN, ALISON JACKSON, SALLY KINDBERG, CARY KWOK, SIMON LINKE, HARRISON PEARCE, ALLY ROSENBERG, DEVAN SHIMOYAMA, BEN SPIERS, MARIUS STEIGER, LIAO WEN.

1 février – 1 mars 2025

Perrotin présente *Clear History*, une exposition collective créée par l'artiste Oli Epp, qui met en scène une conversation visuelle entre l'effacement numérique et la permanence matérielle, l'authenticité et l'artifice, le tabou et le prestige.

L'expression « Clear History » (effacer l'historique) fait partie d'un lexique plus large d'expressions courantes relatives au web, et fait référence à nos rituels numériques quotidiens. Des termes comme « cloud », « hotspot », « portal » (portail) et « window » (fenêtre) convoquent des impressions de légèreté éthérée et de transcendance technologique. Ces mots promettent transparence et transformation, alors même qu'ils masquent le poids de leur propre infrastructure physique. « Clear » se fait à la fois verbe (effacer) et adjectif (effacé, vide), suggérant tant l'obstruction que la transparence, l'effacement que la visibilité.

February 1 – March 1, 2025

Perrotin presents *Clear History*, a group exhibition of international artists curated by artist Oli Epp that stages a visual conversation between digital erasure and material permanence, authenticity and artifice, taboo and prestige.

The term “Clear History” is part of a broader lexicon of web vernacular and evokes our daily digital rituals. Terms like “The Cloud”, “Hot Spot”, “Portal”, and “Window” conjure visions of ethereal lightness and technological transcendence. These words promise transparency and transformation, even as they mask the weight of their physical infrastructure. “Clear” becomes both verb and adjective—suggesting obstruction and visibility.

L'histoire résiste pourtant à un traitement si désincarné : elle est brouillonne, traversée de contradictions et de demi-vérités que l'on ne peut effacer d'un simple clic. À cette époque où la technologie nous promet de modifier, réviser et réinventer notre passé pour en faire quelque chose d'aussi fin qu'un écran, ces œuvres révèlent ce qui dort sous la surface de nos tentatives d'effacement. Elles gravent, réinventent et figent des moments, un œil sur le passé et l'autre plissé vers un avenir marqué par l'incertitude.

Très familier des dynamiques d'effervescence et de contrainte du monde de l'art contemporain, **Oli Epp** a composé une exposition qui équilibre fluidité conceptuelle et rigueur formelle. Il en résulte un environnement où le support physique se réaffirme : il goutte, éclate, craque et fait de la buée sur nos lunettes, tout en nous parlant aussi avec subtilité des courants immatériels qui façonnent notre expérience contemporaine

Cornelia Baltes démarre ce dialogue matériel par des œuvres qui oscillent entre abstraction et figuration. Ses compositions espiègles présentent des éléments corporels – bustes, yeux, seins – se dégageant de vifs aplats de couleur qui créent des images rémanentes, comme lorsqu'on continue de voir un objet imprimé sur notre rétine après en avoir détourné les yeux. Ces formes apparemment simples, obtenues par l'application méticuleuse de pigments qui tour à tour révèlent ou cachent la toile brute, font écho au thème central de l'exposition : l'impossibilité d'un effacement total, où chaque tentative de nettoyage laisse sa propre marque.

Sally Kindberg poursuit cette exploration sur un terrain plus satirique : ses peintures capturent des fragments de corps grâce à des textures irisées, veloutées ou rappelant le latex, et qui nous parlent de la vie contemporaine dans ce qu'elle a d'impeccable et d'absurde à la fois.

Cet examen de l'authenticité et de la présence s'exprime différemment dans les toiles très soignées de **Maja Djordjevic**, qui transforment une esthétique pixelisée en enquêtes profondes sur l'identité.

Ce jeu entre apparences et réalité irrigue aussi les photographies d'**Alison Jackson** : sa mise en scène de sosies de personnages politiques examine notre incapacité (ou notre réticence) à distinguer la vérité de la fiction dans notre monde saturé d'images.

Des œuvres comme *Elvis* de **Tammi Campbell** viennent ajouter d'autres couches à cette exploration de l'iconographie culturelle. Vue à travers une épaisseur plissée de papier bulle, ce visage familier devient à la fois protégé et déformé. Le travail de l'artiste crée une collision temporelle entre passé et présent, et l'éclatement si satisfaisant de cet emballage devient une métaphore des couches qui simultanément préservent et déforment notre relation aux images, aux icônes et à la mémoire.

L'investigation de la présence et de l'absence au sein de l'exposition prend une dimension viscérale avec des œuvres qui explorent les formes hybrides et la transformation de la matière. Les silhouettes déformées de **Benjamin Spiers** marquent une évolution vers des visions plus métamorphes du corps. Ses formes tordues et lumineuses sont au carrefour de la sculpture classique et de la science-fiction ; leurs anatomies impossibles évoquent des êtres au seuil de la référence historique et d'un futur hallucinatoire.

Les courbes exécutées par **Salomé Chatriot**, présentant une surface froide, incarnent dans des totems contemporains l'enchevêtrement de nos désirs et de notre existence physique.

Yet history resists such ethereal treatment—it's messy, woven with contradictions and half-truths that refuse to be cleared with a simple click. In an era where technology promises to edit, revise, and reinvent our past into something as thin as a screen, these artworks reveal what lies beneath our attempts at erasure. They record, reinvent, and freeze moments with one eye on the past and another squinting toward an uncertain future.

Intimately versed in both the effervescent and constraining dynamics of the contemporary art world, **Epp** composed a show that balances conceptual fluidity with formal rigor. The result is an environment where physicality reasserts itself—dripping, popping, crunching, and fogging up our glasses—while subtly addressing the immaterial currents that shape our contemporary experience.

Cornelia Baltes initiates this material dialogue through works that hover between abstraction and recognition. Her playful compositions suggest bodily forms—torsos, eyes, breasts—through bold color fields that create afterimages in our vision, like optical imprints that persist even after we look away. These seemingly simple forms, rendered with precisely controlled pigments that alternately mask and reveal the raw canvas, echo the exhibition's central theme: the impossibility of complete erasure, where each attempt at clearing away creates its own form of marking.

Sally Kindberg extends this exploration into more satirical territory, her paintings capturing fragments of bodies in velvety iridescent and latex textures that speak to both the polish and absurdity of contemporary life.

These investigations of authenticity and presence find different expression in **Maja Djordjevic's** meticulously crafted paintings, which transform pixelated aesthetics into profound investigations of identity.

This interplay between appearance and reality continues in **Alison Jackson's** photographs, where orchestrated scenes with political lookalikes probe our inability—or unwillingness—to distinguish truth from fiction in our image-saturated world.

Works like **Tammi Campbell's** *Elvis* add more layers to this exploration of cultural iconography. Viewed through a rippled layer of bubble wrap, the familiar face becomes both protected and distorted. The work creates a temporal collision between past and present, the satisfying snap of packaging material becomes a metaphor for the layers that simultaneously preserve and distort our relationship to images, icons, and memory.

The exhibition's investigation of presence and absence extends into more visceral territory through works that explore hybrid forms and material transformation. **Benjamin Spiers'** contorted figures mark a shift toward more metamorphic visions of the body. His twisted, luminous forms hover between classical sculpture and science fiction, their impossible anatomies suggesting beings who inhabit the threshold between historical reference and hallucinatory futures.

Salomé Chatriot's cool-surfaced curves present contemporary totems that embody the entanglement of our desires and physical existence.

In **Harrison Pearce's** work, a pearl-like orb nests in an ergonomic shelter, evoking the slow transformation of matter into meaning through the reciprocal relationship between organic form and architectural intention.

Dans le travail de **Harrison Pearce**, une sphère semblable à une perle est nichée dans un abri ergonomique et nous parle de la transformation lente de la matière en sens, par l'intermédiaire de la relation réciproque entre forme organique et intention architecturale.

Les éléments sculptés à la main par **Liao Wen** et les surfaces aux finitions automobiles d'**Ally Rosenberg** offrent un contraste entre formes dentues et tentaculaires, allant encore plus loin dans le dialogue entre nature et invention.

L'exposition culmine dans un paysage onirique de formes familières tout juste reconnaissables, où des présences fantomatiques s'attardent dans les espaces négatifs – échos persistants de rires, chaleur qui s'estompe, idées lumineuses qui s'étiolent au fil du temps. Comme les artefacts numériques qui refusent d'être complètement effacés, ces traces persistent, laissant une traînée qui mène à la fois vers l'avant et vers l'arrière.

Les peintures photoréalistes de **Christopher Hartmann** matérialisent cet aspect éthéré grâce à des couches successives de peinture à l'huile qui rappellent les processus numériques ; leurs contrastes entre tons chauds et froids jouent sur les plis soyeux des draps, évoquant la chaleur de corps désormais absents. Ces œuvres capturent des moments suspendus, hors du temps, chaque toile témoignant de la possibilité de contenir des états contradictoires.

Dans cette contemplation de la présence et de l'absence, les portraits multi-techniques monumentaux de **Devan Shimoyama** règnent sur l'espace avec leur autorité sensuelle et leur abondance de matériaux. Dans des œuvres comme *Spray et Stream*, il transforme des gestes intimes en moment de beauté transcendante grâce à sa manipulation très maîtrisée de la peinture à l'huile, des paillettes et des strass, créant des portails où s'entrechoquent désir et transformation.

Les artistes de l'exposition *Clear History* dialoguent à travers divers médiums et méthodologies ; leurs œuvres forment une constellation de réponses à notre condition contemporaine. Tout comme le jargon du web qui a inspiré son titre, cette exposition joue avec les sens que peuvent prendre transparence et opacité. Les œuvres présentées affirment leur matérialité avec entêtement, coulent, brillent, s'étirent et se transforment. Comme l'histoire elle-même, elles refusent les promesses faciles formulées par notre lexique numérique. Dans chaque cloud, portail ou fenêtre réside un monde physique profondément dépendant de nos sens. Tandis que nous nous résignons à l'hallucination, nous nous apercevons que nous nous adaptons à cette simulation, et même que nous l'apprécions. Ces œuvres nous rappellent pourtant qu'il n'existe aucune véritable séparation entre l'existence matérielle et virtuelle, seulement un cycle infini entre effacer et laisser des traces, où le toucher et la vue, la présence et l'absence deviennent impossibles à distinguer l'un ou l'une de l'autre.

—
Anitra Lourie, chercheuse à Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Liao Wen's hand-carved elements and **Ally Rosenberg's** automotive-finished surfaces contrast their toothy and tentacular forms further probing this dialogue between nature and fabrication.

The exhibition culminates in a dreamscape of familiar forms pushed just beyond recognition, where spectral presences linger in the negative space—trailing laughter, fading warmth, and bright ideas dimmed by time. Like digital artifacts that refuse to be fully deleted, these traces persist, leaving a trail that leads both forward and back.

Christopher Hartmann's photorealistic paintings embody this ethereal quality through layers of oil paint that mirror digital processes, where contrasts of warm and cool tones play across silken folds of bedsheets, conjuring the warmth of bodies no longer present. These works capture moments suspended in time, each canvas a testament to the capacity to hold contradictory states of being.

In this contemplation of presence and absence, **Devan Shimoyama's** monumental multimedia portraits command the space with sensual authority and material abundance. In works like *Spray and Stream*, he transforms intimate gestures into moments of transcendent beauty through his masterful manipulation of oil, glitter, and crystals, creating portals where desire and transformation collide.

The artists in *Clear History* speak to each other across mediums and methodologies, their works creating a constellation of responses to our contemporary condition. Like the web vernacular that inspired its title, the exhibition plays with the meaning of transparency and opacity. These works assert their stubborn materiality—they drip, shine, stretch, and transform. Like history itself, they refuse the easy promises of our digital lexicon. Inside every cloud, portal, and window lies a physical world deeply imbricated into our senses. As we resign ourselves to the hallucination, we find ourselves adapting to—even appreciating—the simulation. Yet these works remind us that there is no true separation between virtual and material existence, only an endless cycle of cleaning and marking, where touch and sight, presence and absence, become indistinguishable from one another.

—
Anitra Lourie, researcher at Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne